

secondaire par rapport à l'atlas, on comprend aisément pourquoi je n'ai pas travaillé dessus. C'est vraisemblablement le fait que Marchetti cherche à donner une forme unique qui explique les différences entre ses descriptions et les miennes. Parmi ces différences, la plus notable est certainement celle qui a trait à l'évolution de *é* en syllabe ouverte, où l'AIS montre effectivement la diphtongue *je*, par ex.: *fēbrem* > *ffjere/-ra* (AIS 697), *Pētrus* > *pjēri/-re* (AIS 85). De même dans les proparoxytons latins: *mēdicus* > *miedi|mjēdi|mizdi* (AIS 705), *lēporem* > *(n)jewr* (AIS 521); dans *tēpidus*, où la pénultième subsiste, il est vrai qu'il y a hésitation entre *tēpit* et *tjēpit* (AIS 1040), mais Marchetti n'en connaît que la forme *tivit*. Je reconnais que l'on trouve un *i* dans deux mots (mais je les ai mentionnés, p. 232), à savoir *pēdem* et *dēcem*, mais en alternance avec *e* et *je* pour le premier (AIS 163) et avec *ej* pour le second (AIS 288). La description de *ō* n'est pas moins différente (et certainement pour les mêmes raisons): il est vrai qu'on a souvent *we* dans les mots restés paroxytons (*rōta* > *rwēde* (AIS 1227), *\*sōta* > *swēle/-la* (AIS 1568)), mais on l'a aussi devant consonne

+ *j* quel que soit le sort de la syllabe finale: *hōdie* > *wē* (AIS 346), *fōlium* > *fwēē* (AIS 562), *ōleum* > *wēli* (AIS 1012), ce que Marchetti – chose bizarre – considère comme un retour à la diphtongue. D'autre part, la monophthongue apparaît même là où la syllabe finale subsiste: *bōna* > *bune/-na* (AIS 710, mais avec *o* au masculin, donc sans influence analogique), *sōnant* > *sūniŋ/-nz(n)* (AIS 787) à côté de *prōbat* > *prōve/-vi* (AIS 263), *tōnat* > *tōne* (AIS 396), *nōvas* > *nō-ŋnōvis* (AIS 1579).

Nous ne sommes pas entièrement d'accord, Monsieur Togeby et moi, et, devant l'ampleur du problème, le contraire eût été plus étonnant. Mais ce qui compte le plus pour moi, c'est de constater que KT est convaincu que la semi-diphtongue a existé. Je le remercie encore une fois de l'accueil favorable qu'il a réservé à ma théorie tout en souhaitant que ce petit duel incitera d'autres romanistes à se prononcer sur un problème, dont le dernier mot n'a certainement pas encore été dit.

Palle Spore  
ODENSE

### Réplique de Knud Togeby à Palle Spore:

Palle Spore fait l'histoire des langues romanes en se penchant sur les atlas linguistiques, méthode excellente comme le prouve l'exemple de Gilliéron. Mais, contrairement à Gilliéron, PS a tendance à ne pas tenir compte de ce qui s'est passé entre le latin et les atlas modernes. C'est ce qui explique son traitement cavalier de bien des dialectes, par exemple de ceux du rhéto-roman.

Quelques observations de détail:

1. A propos du français: «sont diphtongués *ēbulum*, *nēbula* et *mōbilem*, qu'on ne peut pas expliquer par l'allongement de la voyelle» – mais dans *\*ēblum*, *nēbla* et *\*mōblem*, la voyelle accentuée a dû se trouver en syllabe ouverte. Il faudrait d'ailleurs écrire *\*mōbilem* avec un astérisque, car la forme classique est *mōbilem*, qui a donné en ancien français *mouble*, ce qui montre encore une fois un développement en syllabe ouverte.

2. A propos de *roue*, on lit dans Bloch-Wartburg: «Réfection d'après *rouelle*, *rouer*, *rouet*, d'une forme *ruee*, qui aurait donné en fr. *reue*, forme attestée dans de nombreux parlars de l'Est, du Nord et de l'Ouest».

3. A propos du sursilvain, le *fier* du

REW n'est pas erroné: c'est tout simplement la manière d'écrire ce mot en sursilvain. Les habitants de cette région ne se servent pas de la transcription phonétique pour écrire.

Knud Togeby

### M. Nøjgaard: La diphthongaison romane et le système vocalique latin

Le livre de Palle Spore est le fruit de longues années d'études patientes que Spore a poursuivies aux universités de Copenhague, Nancy, Paris. Il les a menées à bout à l'Institut d'études romanes de l'université d'Odense qui a ainsi pu accueillir son ouvrage dans ses «Etudes romanes de l'université d'Odense» (série qui comprend déjà les travaux de G. Boyesen sur le subjonctif français et de J. Moestrup sur Pirandello). Le travail de Spore correspond pleinement au titre de la série. Il s'agit, en effet, dans le meilleur sens du mot, d'une «étude romane» qui s'inscrit dans la tradition la mieux assurée de la philologie romane: l'histoire de l'évolution phonétique des langues romanes. Il faut féliciter l'auteur d'avoir osé s'engager dans un projet aussi vaste et qui renoue avec les meilleures traditions de la philologie danoise. En effet, depuis une ou deux générations, aucun romaniste danois n'a entrepris de donner un exposé embrassant toute la Romania d'un problème capital de l'évolution phonétique en son ensemble. De par son titre la visée du livre peut paraître plutôt étroite: la diphthongaison d'*e* et d'*o*, en particulier en syllabe fermée. Mais en réalité l'ambition de Spore est de donner une nouvelle explication cohérente de l'évolution de tout le système vocalique roman, depuis le latin jusqu'aux dialectes locaux d'aujourd'hui.

Voilà précisément le bon procédé: a

moins de considérer le changement phonétique particulier comme un témoin, parmi d'autres, des tendances générales qui président à l'évolution du système linguistique même, nous revenons simplement à la philologie diachronique préstructuraliste. Si l'on force un peu les choses, on peut dire que pour un Gaston Paris, un Bourciez, un Nyrop il s'agissait d'identifier les étapes évolutives d'un son particulier et de montrer comment celles-ci «expliquaient» le changement. «Expliquer» voulait dire: ramener la manifestation phonique actuelle à un archétype puisé normalement dans le latin vulgaire. Si, pour chaque son, on réussissait à établir des lignes évolutives ininterrompues, la tâche était accomplie. Les variations historiques des sons apparaissaient ainsi comme des phénomènes individuels isolables disposés sur une longue rangée chronologique. Dès lors, on pourrait comprendre l'histoire des sons à partir d'une causalité simple, linéaire: les variations succédant les unes aux autres, lat. *ferrum* aboutit à fr. *fer*.

Le problème qui se pose alors, dans une telle conception, c'est évidemment le fait fâcheux qu'à un moment donné de cette succession la transmission a «bifurqué», en sorte que lat. *ferrum* aboutit aussi à esp. *hierro*. La causalité linéaire ne peut affronter ce problème qu'en introduisant dans la succession un troisième